

Platon était-il platonicien ?

Sylvie Queval

(I)

Le titre de cette communication est bien sûr provocateur. Il est né de l'agacement que j'éprouve à entendre ce qui se dit de Platon dans le grand public. Parmi les philosophes, Platon est certainement un de ceux dont le nom est le plus connu. Ce succès a pour revers que sur ce nom s'est sédimentée une masse étonnante de préjugés et croyances qui finissent par passer pour évidents à force d'être répétés. Seuls Le nom de Descartes et l'adjectif « cartésien » véhiculent sans doute autant de faux savoirs et illusions de connaissances. J'espère donc que, au fil de cet exposé, quelques préjugés s'effondreront.

Il me semble utile de commencer par rappeler de façon un peu précise quelle fut la vie de l'élève de Socrate. On dépoussière déjà sérieusement le personnage en considérant comment il vécut. Cela sera une sorte d'entrée en matière que prolongeront quelques considérations sur l'écriture si particulière de Platon.

L'œuvre de Platon est organique et il est toujours artificiel d'en faire un découpage pour l'exposer. Il faut pourtant bien s'y résoudre ; par ailleurs il n'est pas possible d'entrer dans tous les aspects de cette œuvre immense. Je ne présenterai donc le corpus platonicien que sous trois de ses aspects majeurs : 1) la théorie de la connaissance 2) les questions morale et politique indissociables l'une de l'autre 3) la question théologique.

Ce document traite l'entrée en matière et le premier point.

1) Une existence engagée dans son temps

La réputation de Platon était telle que ses écrits ont, de son vivant même, bénéficié de très nombreuses copies qui ont circulé dans tout le monde méditerranéen. Une trentaine d'années après sa mort, paraît à Byzance une première édition de son œuvre complète, dont certaines de ses lettres, en sorte que rien ne s'est perdu des écrits de Platon. C'est une chose assez rare pour l'antiquité et une chance pour ceux qui étudient son œuvre. Le problème est d'ailleurs même d'éliminer les apocryphes qui se sont glissés dans le corpus au

fil des rééditions. Nous disposons donc de sources directes pour établir ce que fut la vie de Platon.

Il est né à Athènes en 427 av JC et mort dans la même ville en 348, à 79 ans donc. Platon est un surnom qui signifie « large » (pensez à « platane ») et qui peut renvoyer à la carrure athlétique de celui qui le porte ou à sa largeur de vues. Son véritable nom était Aristoclès, fils d'Ariston, du dème de Kollytos

En 404, quand Sparte, victorieuse, met une oligarchie de trente tyrans à la tête d'Athènes vaincue, Platon a 23 ans. Il rêve de faire une carrière politique et, parmi les Trente, se trouvent deux de ses proches parents, Critias, le cousin de sa mère et Charmide, son oncle, qui le sollicitent pour prendre part aux affaires. Platon vient alors de rencontrer Socrate et, malgré son désir de s'impliquer dans la vie de la Cité, il se range aux côtés de celui qu'il appelle, dans sa *Lettre 7*, « mon cher vieil ami » pour refuser de s'associer aux tyrans. Il écrit : « bientôt les Trente tombèrent et, avec eux, tout leur régime. De nouveau, bien que plus mollement, j'étais plus pressé du désir de me mêler des affaires de l'Etat¹ » mais son désir et son espoir ne durent guère car le nouveau régime, la démocratie, condamne Socrate à mort en 399. Cette date marque une rupture décisive dans la vie de Platon qui, comme plusieurs autres proches de Socrate, est contraint de fuir Athènes.

La carrière de Platon s'ouvre donc sous le signe de la désillusion politique. Ni la tyrannie ni la démocratie ne sont de bons régimes ; la question qui va hanter toute sa vie est là : qu'est-ce qu'un bon régime politique ? Comment le réaliser ? Ce n'est pas une question théorique détachée de l'expérience, c'est même une question brûlante pour celui qui a perdu son père spirituel du fait d'un gouvernement corrompu après avoir vu ses proches se compromettre dans un régime arbitraire.

En 399, Platon entreprend donc un premier long voyage ; c'est à la fois un exil et un voyage d'étude durant lequel il va rencontrer tout ce qu'il y a de savants en son temps. Il se réfugie d'abord à Mégare auprès du logicien Euclide puis il séjourne en Egypte dont il gardera la passion, il visite ensuite l'Italie du sud et les centres pythagoriciens où il se lie d'amitié avec Archytas de Tarente, un modèle de prince mathématicien et une anticipation du roi-philosophe pour lequel il plaidera plus tard. On le retrouve enfin en Sicile, en 388. Là règne le tyran, Denys l'ancien. A Syracuse, Platon rencontre Dion, le beau-frère de Denys, dont il

¹ *Lettre VII*, 325 b

devient l'ami. Les efforts de Dion pour que Denys prenne conseil de Platon restent vains. Le tyran chasse Platon de son île et organise sa capture, durant la navigation de retour, par un pirate lacédémonien qui le vend comme esclave sur l'île d'Égine. Fort heureusement des amis le rachètent et le libèrent.

C'est à son retour à Athènes que Platon achète, en banlieue d'Athènes, un terrain où se trouve la tombe d'un certain Académus, pour y fonder une école qu'il appelle « Académie ». Impuissant à modifier les modes de gouvernement, Platon veut créer une école de sciences politiques où il entend former les gouvernants de demain. On peut comparer l'Académie à l'une de nos grandes écoles, c'est une sorte d'E.N.A. ; on y entre en ayant déjà une solide formation de base ; le « nul n'entre ici s'il n'est géomètre » inscrit au fronton indique le caractère secondaire de la formation. Il est à noter que cette école restera ouverte jusqu'en 529 ap. JC., date à laquelle l'empereur Justinien fera fermer toutes les écoles païennes. On a là un record de longévité pour une institution de formation. A l'Académie, Platon enseigne et commence à composer ses dialogues. Sur son enseignement oral, les avis sont très partagés et il est bien difficile à reconstituer. Certains dialogues donnent une idée des exercices logiques qu'on pouvait pratiquer à l'Académie.

A la mort de Denys l'Ancien de Sicile, son fils Denys le jeune lui succède et Dion convainc le jeune prince d'inviter Platon à sa cour comme conseiller politique. Ce dernier entreprend donc un second voyage en Sicile en 366, il a 61 ans. Il fait part dans sa *Lettre 7* de ses hésitations à partir mais se décide, écrit-il, dans « la pensée que si jamais on pouvait entreprendre la réalisation de mes plans législatifs et politiques, c'était le moment d'essayer : il n'y avait qu'à persuader un seul homme et tout était gagné² » et il ajoute un autre motif décisif, la peur qu'il avait d'avoir à « rougir de passer pour un beau parleur qui ne veut jamais mettre la main à l'œuvre³ ». Il me semble important d'insister sur cette remarque, Platon est un homme d'action et sa vie entière témoigne de sa volonté d'inscrire ses idées dans le réel, de les faire exister ici, dans ce monde. La représentation qu'en a donnée Raphael, dans son célèbre tableau *l'École d'Athènes*⁴, est tout à fait erronée mais elle a certainement contribué à créer le mythe d'un Platon idéaliste et rêveur.

² 328 c

³ *ibid.*

⁴ Pour mémoire, au centre du tableau, Platon lève un doigt vers le ciel qu'il regarde tandis qu'Aristote a le regard tourné vers le sol que son doigt pointe.

Platon séjourne donc une seconde fois en Sicile mais les choses tournent mal cette fois encore. Denys s'éprend de Platon⁵ et, jaloux de l'amitié qui lie ce dernier à Dion, il exile son rival et fait loger Platon dans la citadelle sous prétexte de l'héberger au mieux. Platon finit par pouvoir quitter Syracuse avec l'aide d'Archytas. Il rentre à Athènes où il reprend son enseignement et l'écriture de ses dialogues. Cinq ans plus tard, Denys implore Platon de revenir à Syracuse et lui promet la grâce de Dion s'il accepte. Platon cède donc une nouvelle fois, après bien des hésitations, et refait le voyage de Sicile. Denys ne rapatrie pourtant pas Dion, il confisque même ses biens et se montre toujours aussi inconstant avec Platon qui vit en semi liberté au palais du tyran. C'est encore Archytas qui fait envoyer un navire à Platon pour qu'il fuie l'île. C'est donc très amer que Platon revient à Athènes, son pessimisme politique est alors total. Il compose son dernier ouvrage, les *Lois*, qu'il laissera inachevé mais remet aussi sans cesse ces textes anciens sur le métier. On rapporte qu'il ré-écrivait la première phrase de la *République* quand il mourut.

A sa mort, un conflit pour la direction de l'école éclate et c'est Speusippe, un neveu de Platon qui obtient le poste de scolarque. Aristote qui avait suivi durant 18 ans les cours de l'Académie et y avait même été « chargé de cours », comme on dirait aujourd'hui, quitte l'école, très probablement par dépit d'avoir été écarté d'un poste qu'il convoitait.

Cette rapide évocation biographique met en lumière les deux axes de préoccupations qui mobilisèrent toute l'énergie de Platon qui, tout au long de sa longue vie, aura été conseiller politique et professeur. **Platon est un homme d'action, un homme dont l'action s'investit dans deux domaines qu'il n'a jamais dissociés : gouverner et éduquer.** A ses yeux, seule une bonne éducation est susceptible de former de bons gouvernants. Déçu par les deux régimes politiques qu'il connut à Athènes, Platon en est tôt⁶ venu à penser que la seule réforme politique possible passait par l'éducation : conseiller un prince en place (en Sicile) et éduquer de futurs gouvernants (à l'Académie) l'occupèrent donc pleinement.

⁵ Plutarque écrit dans *sa Vie de Dion* « C'était donc un malheur pour Platon que cette passion : Denys, fou comme tous les gens épris d'un mauvais amour par jalousie, se livrait avec lui, en un bref espace de temps, à bien des colères, suivies de réconciliations et d'excuses » (XVI).

⁶ Pour le développement de ce point, je me permets de renvoyer aux pages 191-200 de *Que reste-t-il de l'éducation antique ?*, Presses Universitaires du Mirail, 2004 que j'ai consacrées à une analyse du *Lachès* de Platon.

2) un écrivain qui se méfie de l'écriture

Une troisième activité a pourtant sans doute aussi mobilisé une bonne partie de la vie du philosophe : l'écriture. Il faut s'arrêter un moment sur la question de l'écriture chez Platon et sur le rapport complexe et paradoxal que Platon entretient à l'acte d'écrire.

Plusieurs témoignages attestent que, jeune homme, il composait des poèmes mais qu'il les brûla quand il rencontra Socrate en découvrant la vanité de la littérature. Toute son œuvre exprime, c'est un premier aspect, la plus vive défiance à l'égard de l'écrit. Le mythe de Theuth⁷ énumère ainsi les dangers de l'écriture qui favorise l'oubli puisqu'on ne fait plus l'effort de se souvenir une fois qu'on a écrit, qui - de plus - donne l'illusion de savoir en livrant des connaissances préfabriquées et qui, surtout, fige la pensée puisque l'auteur d'un texte ne peut pas rectifier les erreurs que commet le lecteur et lui répondre.

Platon reconnaît pourtant par ailleurs l'intérêt qu'on peut avoir à écrire quand on doit s'absenter et laisser des consignes comme c'est le cas du médecin qui rédige une ordonnance ou du maître de gymnastique qui prescrit des exercices. Ecrire s'avère être souvent un moindre mal pour Platon et il faut donc trouver une forme d'écriture qui pallie au maximum les dangers de l'écriture. D'où le principe énoncé dans la *Lettre VII* : « tout homme sérieux se gardera bien de traiter par écrit des questions sérieuses et de livrer ainsi ses pensées à l'envie et l'inintelligence de la foule ». A plus d'un endroit, Platon indique que ce qu'il écrit ne devra donc jamais être pris au premier degré et à la lettre mais qu'il conviendra de décoder le sens crypté de ce qui se dit sous une forme souvent anecdotique voire mythologique. En un mot, l'écriture de Platon est ésotérique, non pas qu'elle renverrait à un sens dont le secret serait révélé ailleurs mais en ce qu'elle fonctionne comme outil de sélection des lecteurs, elle est – dit Platon – « un test pour ceux qui lisent ». Aborder un texte de Platon, c'est donc d'abord en chercher les clefs de décodage, « les petites indications » comme dit Platon dans sa Lettre 7 qui permettent par allusion et « comme par jeu » d'orienter la pensée du lecteur vers l'intention de l'auteur.

Platon a choisi de ne composer que des dialogues si on excepte ses lettres. Cette forme lui permet de présenter un certain nombre de thèses et théories qu'il ne partage pas nécessairement ou pas totalement mais qui sont en vogue et qui animent la vie intellectuelle du moment. La forme dialogue permet de les mettre en débat. Dans aucun de ses dialogues,

⁷ *Phèdre* 274b – 275b

Platon n'intervient lui-même et c'est donc d'emblée un problème de savoir quel est son propre point de vue. On admet en général qu'il se cache derrière le personnage de Socrate mais, d'une part Socrate n'est pas présent dans tous les dialogues et, d'autre part, rien ne garantit que Platon assume toujours tous les propos de Socrate.

Toutes ces remarques visent à inviter à la prudence. On attribue souvent trop vite à Platon des idées certes énoncées dans son œuvre mais que rien n'assure qu'il partageait.

En abordant maintenant la théorie de la connaissance de Platon, nous allons être justement en présence d'une de ces idées reçues qui ont la vie dure. Une des représentations les plus communes du Platonisme est d'y voir un dualisme qui sépare strictement deux mondes, l'un sensible et périssable, l'autre intelligible et éternel. Les choses sont beaucoup plus nuancées.

3) Le prétendu dualisme de Platon

Il faut d'abord bien comprendre que, si Platon développe une théorie de la connaissance, c'est seulement parce que ses déboires politiques le lui imposent. Il a pu constater combien les hommes jugent et se forgent des opinions sur des apparences, des informations non vérifiées, des préférences changeantes et volatiles.

Réformer nos modes de vie et de gouvernement passe alors par une réforme du jugement. C'est probablement au livre VI de *La République* que Platon, par la voix de Socrate, expose le plus précisément sa compréhension de l'erreur et de la vérité. Un schéma peut résumer les pages 509d-511e connues sous la désignation « image de la ligne »:

Degrés du réel // degrés de réalité	Monde visible		Monde intelligible	
	Images, ombres, reflets	Choses sensibles	Objets mathématiques	Idées, formes intelligibles
	A	B	C	D
Degrés du savoir // degrés de vérité	Conjectures (<i>eikasia</i>)	Foi (<i>pistis</i>)	Connaissance discursive (<i>dianoia</i>)	Intelligence (<i>noêsis</i>)
	Opinion (<i>doxa</i>)		Savoir (<i>épistémé</i>)	

$$B/A = D/C = CD/AB$$

La partie inférieure du tableau décrit les niveaux du savoir du plus incertain, à gauche, au plus sûr, à droite. Les segments A et B correspondent à la connaissance par les cinq sens, la perception à laquelle on se fie (cf la foi) pour la vie quotidienne mais qui n'est pas assurée puisque nos sens nous trompent. Les illusions des sens forment le secteur A, les données plus fiables forment le secteur B.

La connaissance véritable est le fait de la raison et non des sens, c'est la conception et non la perception. On la trouve dans les segments C et D. Au premier niveau ©, se trouve la connaissance mathématique : l'équation du cercle donne une connaissance plus solide de ce qu'est un cercle que n'importe quelle perception. La mathématisation du réel est ce qui fera, bien plus tard, de Galilée le fondateur de la science moderne. Platon sait, par ses fréquentations pythagoriciennes, combien la mathématique est puissante à donner un savoir sur les choses. L'esprit qui a parcouru un long raisonnement mathématique et en a suivi toutes les démonstrations, parvient alors à la véritable intelligence de ce qui est, c'est le secteur D de la ligne.

La partie supérieure du schéma représente le type de réalités correspondantes aux divers niveaux du savoir. Au plus à gauche, on trouve les illusions qui n'existent que dans nos imaginations (nos rêves, les personnages de fiction ...). Viennent ensuite les objets que nos sens nous donnent à connaître : la couleur d'un objet n'a aucune réalité en soi, elle n'existe que pour nos rétines constituées comme elles le sont, certaines espèces animales perçoivent le monde très différemment de nous ...

La raison nous donne accès à un peu plus de vérité des objets ; les caractères numériques d'un objet sont plus réels que sa couleur ! Un esprit qui serait capable de saisir toutes les données mathématiques et de ne pas se laisser troubler par les sens, accéderait au réel en soi. Les super ordinateurs d'aujourd'hui donnent une idée de cette intelligence dont parle Platon.

Ce qu'il importe surtout de bien noter, c'est qu'il n'y a pas de coupure entre deux mondes. Il n'y a qu'un monde mais nous y accédons de diverses façons et en prenons des connaissances diverses et de plus en plus exactes. Bien avant Hegel, Platon pose que le réel est rationnel et que, donc, seule la raison nous donne un accès au réel. Tout le platonisme est une invitation à se méfier des sens qui sont sources d'erreurs mais ce n'est pas du tout un appel à fuir ce monde. Réformer et transformer ce monde, oui ; le quitter non.

On retient souvent de Platon pour témoigner de ce prétendu dualisme, une formule trouvée dans le *Phédon* (62b) et une autre dans le *Cratyle* (400c). Dans le *Phédon*, le corps est appelé « prison » de l'âme (*phroua*) et le *Cratyle* fait un jeu de mot « sôma-sêma » entre le corps et le tombeau. On en conclut alors à un mépris du corps et une aspiration à la quitter. Mais on oublie trop vite que ces propos sont attribués par Socrate à d'autres et en particulier aux Orphiques dont il se démarque très clairement.

La seule conséquence que Platon tire du fait que les sens nous trompent et menacent souvent notre clarté de jugement, est l'obligation de les éduquer. C'est ainsi que, par exemple, les *Lois* préconisent d'entraîner les jeunes futurs gouvernants à la consommation abusive de vin en sorte de tester leur résistance à l'ivresse. On connaît d'ailleurs la faculté étonnante de Socrate de boire plus que tous dans un banquet et de partir, au petit matin, vers l'agora alors que tous les convives ont sombré dans un sommeil éthylique. Le sage platonicien n'est pas un ascète, c'est un endurant. Nous retrouvons ce qui était dit plus haut : sans éducation, il n'y a aucun espoir que les cités humaines soient un jour mieux gouvernées qu'elles ne sont.

Avant d'aborder ce que doit être cette éducation, il faut faire encore un détour lexical lourd de conséquences. La section D de la ligne est réservée aux réalités les plus réelles qu'on appelle traditionnellement « Idées » avec une majuscule et on parle de la « théorie des Idées ». Ce mot « Idées » traduit le grec « *idea* » et il n'y a pas de majuscule en grec. C'est ce même mot qui, quand on le trouve dans un texte d'Aristote, est traduit par « formes ». Ce mot veut dire en effet « forme ». Plusieurs remarques : 1) les *idea* ne sont pas des produits de l'esprit humain, des réalités spirituelles comme le mot « idée » a fini par signifier en français moderne. 2) L'usage de la majuscule sert uniquement à distinguer l'emploi non psychologique de ce mot 3) Il vaudrait beaucoup mieux s'en tenir au mot « formes » au sens où une forme est ce qui structure une réalité sensible. Prenons l'exemple donné au livre X de la *République* pour faire saisir ce qu'est la forme ; soit le lit. Refaisons le schéma à son propos.

Degrés du réel // degrés de réalité	Monde visible		Monde intelligible	
	Dessin ou reflet d'un lit	Lit construit par un artisan	Plans de construction du lit	Idée du lit que visait l'artisan pour fabriquer l'objet sensible
	A	B	C	D

Platon pose un rapport d'imitation entre les différents lits. Le lit A est une imitation du lit B, cela est clair. Platon transfère cette relation de B à C puis de C à D. L'artisan imite les plans qu'il consulte et ces plans ont été élaborés en imitation de l'idéal du lit. Que le lit B soit en chêne ou en sapin, il est toujours un lit s'il imite bien le lit D. L'*eidos* (singulier de *idea*) de lit est donc plus réel que tel ou tel lit particulier parce qu'il est le même dans tous les lits et ne disparaît pas avec la destruction des objets matériels construits sur son idée. La théorie des Idées n'en dit pas plus mais elle s'interroge sur la hiérarchie parmi les *idea* : pour penser l'idée de lit, il faut penser celles de sommeil, repos, se coucher ... cet *eidos* est donc un mixte, un composé d'*idea* plus simples. Tout le problème est de déterminer quels sont les éléments simples en ce domaine ; dans le *Sophiste*, Platon en détermine cinq : l'être, le même, l'autre, le repos, le mouvement.

Pour conclure et résumer sur ce point, on peut poser que **le monde est un et qu'il recèle des niveaux différents de réalité comme le discours recèle des niveaux différents de vérité. Il importe de ne pas prendre le moins vrai pour le plus, ni le moins réel pour le plus.** C'est le rôle de l'éducation de nous apprendre à n'être pas dupes.